



# Budapestre vonatkozó újságcikk

Osztályozás

Szerző: *Ommesson Vladimír*Cím: *Buda-Pesth en deuil de son Roi*Forrás: *Gaulois*

1922. H. 11.

(Hely)

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

Idő

Személy

Helyszám

92

N. Károly

"1922"

C. Ábrahámvárosi házinyomda 1923

## Buda-Pesth en deuil de son Roi

Buda-Pesth, le 4 avril.

Je sortais de l'hôtel. L'autre matin, par un temps maussade qui couvrait de brumes le Danube, lorsqu'en m'engageant dans les rues de la capitale hongroise, je fus frappé de voir des drapeaux noirs pendre lugubrement d'une grande quantité de balcons. Je m'informai auprès d'un passant :

— Notre Roi vient de mourir ; la nouvelle est parvenue cette nuit à Buda-Pesth...

Cela fut dit gravement, ma's simplement. Et c'est avec le même sentiment de gravité et de simplicité que le peuple hongrois vient de supporter le choc de l'imprévisible et sensationnel événement. La ville entière et Bude et Pesth, les édifices publics et les maisons privées hissent le drapeau funèbre ; les bateaux amarrés sur le fleuve mettent leurs pavillons en berne ; les musiques partout se sont instantanément tuées. Plus de tziganes et plus de ezardas ; les théâtres ferment, les music-halls et les cinémas eux-mêmes ne joueront pas ce soir. Etrange deuil que celui de cette capitale qui se drape de crêpe autour d'un palais deux fois vide ! — ces signes extérieurs, d'une si grande correction, suffisent d'ailleurs aux Hongrois, car la mort de Charles IV ne donne lieu à aucune manifestation spéciale. La même

animation coutumière remplit les rues de Buda-Pesth et c'est tout juste si, par-ci, par-là, une devanture de magasin s'orne du portrait du Roi, cravaté de noir. Certes, toutes les conversations de la ville roulent aujourd'hui sur le même sujet ; mais, dans ces colloques, rien ne se dit qui ne conserve ce caractère de gravité et de simplicité que je notais au début de ces lignes et qui me paraissent les signes dominants du deuil de la Hongrie. Le gouvernement a donné le même aspect aux honneurs qu'il a légitimement voulu rendre à la mémoire du dernier souverain couronné. Rien ne fut plus simple, plus discret et par là-même plus émouvant que la cérémonie religieuse qui s'est déroulée dans la basilique Saint-Mathias. L'église, construite sur l'emplacement d'une vieille cathédrale romane, du haut d'une des collines de Bude, domine magnifiquement les deux villes et le superbe fleuve ; c'est là, sous ces voûtes, hélas ! affreusement peinturlurées, que Charles IV reçut l'héritage de la couronne de Saint-Etienne ; c'est là que le pacte indissoluble se scella devant Dieu entre lui et la nation hongroise ; et c'est là qu'aujourd'hui, tandis qu'une pluie torrentielle inonde au dehors une foule respectueuse, les représentants de tous les partis de la Hongrie rendent un dernier hommage à leur Roi. L'antique couronne d'or qui surmonte le catafalque vide, au milieu de ces assistants recueillis, sur laquelle les orgues et les chants liturgiques versent leurs grandes vagues tristes, semble vraiment, dans l'obscurité de la cathédrale. La

seule lumière vers laquelle les Hongrois tournent leurs yeux, remplis à la fois de regrets et d'espoirs.

\*\*

Charles IV, personnellement, et sa qualité de souverain couronné mise à part, ne semble pas avoir été populaire en Hongrie. On l'y connaissait à peine. Archiduc, il ne venait pour ainsi dire jamais à Buda-Pesth ; Roi, il n'y passa que vingt-quatre heures à l'occasion de son couronnement. D'autre part, tout en rendant justice aux sentiments d'humanité qui lui firent désirer et chercher à ramener la paix dans son empire, les Hongrois ne paraissent pas avoir approuvé la façon dont s'y prit le jeune monarque. Ils reprochent à Charles IV de n'avoir pas mis sa volonté en harmonie avec son ambition. Ils lui reprochent, puisqu'il voyait juste en voulant terminer une guerre malheureuse, de s'être servi, pour atteindre le but, de moyens cauteleux et voués, par là-même, à l'insuccès, au lieu de s'être résolument tourné vers le kaiser Guil-

aume II, en lui disant : « Je vais faire la paix » et en entraînant, de ce fait, par une démarche nette et courageuse, les Turcs et les Bulgares, qui n'eussent demandé qu'à le suivre. Sans doute ; mais les Hongrois oublient peut-être en raisonnant de cette manière que l'empereur d'Autriche n'était plus qu'un triste jouet entre les mains toutes-puissantes de l'état-major allemand. François-Joseph avait, depuis longtemps abdiqué. Le trône des Habsbourgs ne cons-

tituait plus, depuis Sadowa, la clé de voûte d'un système politique menaçant, mais se réduisait en fait à une confortable vice-royauté allemande. Ah ! si, au lendemain des désastres de 1866, l'empereur d'Autriche avait incarné la protestation des vaincus contre la Prusse envahissante ; si, en 1870, l'empire n'avait pas assisté, les mains croisées, déjà courbé par la résignation, à la naissance d'un autre empire ; si, depuis lors, la politique de Vienne ne s'était pas pliée, comme elle l'a constamment fait et jusque dans la préparation de la guerre, à la diplomatie fourbe et agressive de la Wilhelmstrasse, de quelles catastrophes le monde n'eût-il pas été épargné ! La responsabilité de François-Joseph devant l'Histoire est l'une des plus écrasantes que jamais monarque ait supportées. Si Bismarck a été le fléau de l'Europe par la violence, François-Joseph l'aura été par la faiblesse ; l'un et l'autre se complètent et se multiplient.

L'archiduc Charles, en prenant à trente ans les ombres du pouvoir impérial, était aussitôt emprisonné par un demi-siècle de servitude. Eût-il possédé le génie de Machiavel, qu'il n'est pas probable qu'il eût davantage réussi à gagner l'audacieuse partie que son cœur sensible et son instinct politique lui conseillaient d'entreprendre. Imposer sa volonté au kaiser ? Comment l'eût-il pu faire ? Depuis longtemps l'état-major allemand avait pris ses précautions : tous les corps autrichiens étaient placés sous l'étroite surveillance de chefs prussiens. Berlin commandait en maître et partout. Dès lors, l'on se rend parfaite

ment compte de la situation où se trouvait l'empereur Charles et, n'en déplaise aux Hongrois, de l'impossibilité où il était d'agir autrement que par des moyens détournés. Il tenta alors de mettre l'Allemagne en face d'un fait virtuellement accompli en s'assurant, par des négociations officieuses, de l'accord des alliés. Ces négociations, les alliés en saisirent-ils tout l'intérêt qu'ils pouvaient eux-mêmes en retirer ? L'empereur Charles les conduisit-il avec la largeur de vues nécessaires ? Questions infiniment délicates, qui laissent ouvertes toutes les discussions et toutes les hypothèses et que personne ne résoudra jamais complètement, ni dans un sens, ni dans un autre. Le comte Czernin a résumé cyniquement l'aventure, en dégonflant d'un mot tout ce qu'elle contenait d'un peu chimérique : « Lorsqu'on trahit, il faut au moins que ce soit avantageux !... » Se rend-on compte de ce qu'eût été la vengeance de l'Allemagne ?... L'empereur Charles n'avait pas l'âme d'un traître ; il avait celle d'un brave homme. Ce ne sont pas les appâts d'une paix plus fructueuse qui le déterminèrent à agir ; ce furent surtout les horreurs de la guerre. Cette disposition

prit, qui restera l'honneur de sa mémoire, fut cependant peut-être la faiblesse de sa vie.

(A suivre.)

Wladimir d'Ormesson